

TRAJECTOIRES



JOSÉ E. IGARTUA

TRAJECTOIRES

LA SALLE D'ATTENTE de la maternité était bondée. On aurait dit que toutes les femmes de 30 ans avaient décidé d'accoucher en même temps. Il demeura debout, le dos appuyé au mur, et se mit à penser à la noce, un peu plus de deux ans auparavant. Père de la mariée, il avait pris le micro durant la réception et il avait prononcé le laïus préparé pour l'occasion. Il avait souhaité la bienvenue aux parents et amis des mariés et les avait remerciés d'être là. Il s'était adressé ensuite à Ken, son gendre. Ken apportait, dit-il, la touche irlandaise qui manquait à la famille. Le père de Ken était d'ascendance irlandaise et sa mère canadienne-française.

Sa famille à lui, expliqua-t-il, était elle aussi une famille « mixte ». Son père était portoricain, sa mère

canadienne-française, élevée à Drummondville. Il expliqua comment sa mère, adolescente au début des années 1940, avait quitté Drummondville pour aller étudier dans un collège du Missouri grâce à une bourse de piano, et y avait rencontré son père. Il avait peu connu son père, ses parents s'étant séparés quand il avait quatre ans, mais du côté de sa mère, ses origines canadiennes remontaient au XVII^e siècle. Les ancêtres de son grand-père s'étaient établis à Cap-Saint-Ignace, sur la rive sud du Saint-Laurent, puis dans les hauteurs derrière Montmagny, à Sainte-Apolline. Sa grand-mère, quant à elle, venait du petit village de Manseau, sur la ligne du Canadien National entre Montréal et Lévis. C'est par les familles de ses grands-parents qu'il avait connu le Canada français rural des années 1950, durant

ses études primaires et secondaires dans une petite ville de province.

Du côté de la mère de la mariée, poursuivit-il, c'était encore plus compliqué. C'était toujours plus compliqué, laissa-t-il échapper par mégarde, ce qui fit rire la salle. Sa femme était arrivée du Liban au Canada au lendemain de l'Expo 1967. Elle avait déjà deux sœurs à Montréal et ses frères, plus jeunes, viendraient bientôt la rejoindre. Leur père était libanais, mais leur mère était née en Slovénie, près de Trieste; elle avait épousé son mari à Alexandrie, en Égypte. C'est là qu'était née sa femme qui y avait vécu son enfance et son adolescence. Sa femme avait l'italien comme langue maternelle parce que c'était la langue que partageaient le plus aisément ses parents. À Montréal, sa femme retrouva de nombreux amis d'Alexandrie, filles et garçons qui avaient eux aussi quitté l'Égypte et qui se construisaient une vie confortable au Québec. Pour mieux connaître son nouveau pays, sa femme s'était inscrite à un cours d'histoire du Canada à l'université. C'est là qu'ils firent connaissance : il entreprenait alors sa

carrière d'historien. Après de courtes fiançailles, ils se marièrent et eurent bientôt une fille qui se disait « capitaliste » parce qu'elle était née dans la capitale, à Ottawa où il effectuait des recherches aux archives nationales. Sa plus jeune fille – la mariée – était elle aussi née ontarienne, à London cette fois, où son père s'était trouvé un poste de professeur une fois les recherches à Ottawa terminées.

Il n'avait pas eu le temps de raconter l'histoire de son grand-père qui avait échappé au monde rural du début du xx^e siècle. Après un cours commercial à Montmagny, son grand-père s'était retrouvé col blanc au Canadien National. Il avait passé les années 1930 à occuper des postes de chef de gare itinérant, d'agent d'expédition ou d'autres postes temporaires, avec des mises à pied occasionnelles de quelques semaines. Plus que la pauvreté, c'est la hantise de la pauvreté que la Crise avait inscrite de manière indélébile chez ses grands-parents. Avec les années, son grand-père monta en grade et termina paisiblement sa carrière comme aiguilleur au centre du Canadien National à Lévis.

Les journées d'été des années 1950 sur la ferme de son arrière-grand-père, à faire les foins, à ramasser des petits fruits pour les conserves, à ramener les vaches du champ à l'étable et le soir venu, à s'agenouiller derrière une chaise pour suivre « le chapelet en famille » du Cardinal Léger à la radio, il n'avait pas non plus eu le temps d'y faire allusion.

Toujours appuyé contre le mur de la maternité, il se rappela que lorsqu'on les interrogeait sur leurs origines, ses deux filles avaient l'habitude de demander à l'interlocuteur s'il disposait d'une demi-heure pour entendre la réponse. La réponse, réfléchit-il, serait encore plus longue pour ses petits-enfants. Il en avait déjà deux. Sa fille aînée avait épousé une fille d'une famille anglophone de Chambly aux origines gaspésiennes – un autre mariage « mixte » dans la famille. Elles avaient adopté deux bébés du Viêt-Nam, qui étaient maintenant à l'école primaire à Outremont. En plus des anniversaires de famille, les petits-enfants célébraient leur jour d'adoption et fréquentaient, à l'occasion, d'autres familles montréalaises qui avaient adopté des en-

fants vietnamiens. Les petits-enfants jouaient au hockey et au soccer. Pour eux, Grand-papa avait ressorti le vieux jeu de hockey sur table de son enfance, et ils se disputaient chaudement des parties; le petit-fils tenait toujours à prendre le côté du Canadien.

Il se rappelait ces choses et l'émotion lui montait à la gorge, lui d'ordinaire si impassible. Comme le monde avait changé depuis ses années d'école primaire chez les bonnes sœurs! Il avait renoué avec sa famille portoricaine dans les années 1980, mais il se considérait toujours, essentiellement, québécois. On est d'abord ce que notre enfance nous a fait. Mais on est aussi ce que la vie nous apporte. Le temps avait un peu ébréché ses certitudes de jeunesse, comme l'importance de l'appartenance nationale, ou celle du caractère scientifique de la connaissance. Le monde lui semblait maintenant moins rigide, plus ouvert, plus fluide.

Ken sortit de la salle d'accouchement, ému et avec un grand sourire. « Vous pouvez venir voir le bébé », lui dit-il.